Roger Giroux

**S**

Je / pas encore

*je*

*pas encore*

*pas même*

*pas*

*je*

*peut-être*

*ja*

*mais*

En fin

par le piétinement

savoir ou non

autre

et maintenant

si ce n'est hurle

l'été

Peut-être est-ce l'hiver

pierre

comme une pierre où l'on serait

là

sur la pente

la bouche

On peut

jusque-là

mais il faut cette main de là-bas

pour toucher le visage d'ici

Et puis

avec indifférence

attendre dans le noir

que l'oreille s'efface

les bruits

le cœur de l'air

mais ne s'arrête pas

c'est trop tard

il n'y a pas

D'autres pays à visiter

Et j'imagine

à l'horizon

j'essaie de me souvenir

On écoute les murs

on oublie

que le ciel est absent

L'âme

cherchant cela

jusqu'aux larmes

Et faire comme si

dans l'autre temps

Et casse

dans le vif

Comme s'il fallait taire au silence

et refaire toujours

l'invisible jamais de la rose

et puis recommencer

(Oh, l'absente de qui

dans le double des choses !

Et cela tu n'es, seule, ici

respire

toi jamais

ce que nie

tout l'air

et son délabrement vorace

et cesse

mais ici même

sa voix.)

(Je vais, à la dernière phrase. Je tombe dans mes pas vers l'ultime chute de la dernière parole tue : et c'est ici le nœud du cadavre mourant, cette phrase, ma phrase, sans cesse différée, gardée pour l'instant qui précédera juste, à peine, sa mort. Car toute phrase porte en soi son épine, sa déchirure. Sache ! La mort est là, et la phrase le dit. Et ricane : la mort passe.

Puis déshabille l'image de mon corps à venir.)

J'allais

où me voir

si dedans

et comme aussi c'est l'autre ça

rien que le plus à force d'

Arbre

que pierre

pareille

tellement

peu.

C'est dire

passe.

Midi

la nuit déchire sa membrane

le froid gagne

Le sang s'écoule

une pierre se

brise

Il n'y a pas de mots pour appeler

Un mot

un mot encore

le verre éclate

Et c'est l'autre versant

Parler comme une

Entre deux feuilles que

Jamais

n'atteindre la mère

tout ce qu'elle disait n'a plus d'âme

et l'asile précaire d'une étoile

que les yeux n'ont su dire

tout le trajet à refaire depuis le premier je

comme si l'on devait contempler cette porte à jamais

comme s'il n'y avait pas de porte

De tout ici

tout ce que non

hautement peuple

sa tombe

mais dire mieux

par-devant

sa bouche

qu'elle n'ose tisser

et que la chambre écarte

une forêt

et brûle nos deux vies

(des roses voleront)

à le toucher

ce lieu

hors

et d'un si beau soleil

FAIRE

L A C

comme on voit qui se cache

en son image de nommer

qui n'est pas a des chances d'être. Et ces chances sont

nulles...

*Tac-chittam yac-chittam a-chittam*

CŒUR

*en son effondrement*

passe

*à le toucher*

cet astre

l'absence de qui

de quel

étrangement

cet astre

à moi-même

arbres

amour

vaisseaux

nuées

Car la mort d'une phrase...

Car la mort d'une phrase est obscure.

On attend, dans le noir, que l'oreille s'efface.

On peut, jusque-là.

On écoute les murs

On oublie que le ciel est absent

Et de cet effacement soudain

Brûlent nos deux vies.

Disait l'arbre sous la cendre

l'image

et le temps qui mesure

où je suis

lieu seul

qui ne me brûle pas

en fin

par le piétinement

savoir ou non

autre et maintenant

d'autres aussi sans doute

et la nourriture atroce des bêtes

et l'homme nu s'en va

derrière la montagne

une pierre

une autre pierre